

Variations sur le vide

Madeleine Ouellette-Michalska, *La passagère*, Montréal, Québec/Amérique, 1997, 193 p.

Robert Richard, *Le roman de Johnny*, Montréal, Balzac/Le Griot éditeur, 1997, 78 p.

Paul Rousseau, *Haine-moi!*, Montréal, Lanctôt éditeur, 1997, 222 p.

André Brochu

Number 91, Fall 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37954ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Brochu, A. (1998). Review of [Variations sur le vide / Madeleine Ouellette-Michalska, *La passagère*, Montréal, Québec/Amérique, 1997, 193 p. / Robert Richard, *Le roman de Johnny*, Montréal, Balzac/Le Griot éditeur, 1997, 78 p. / Paul Rousseau, *Haine-moi!*, Montréal, Lanctôt éditeur, 1997, 222 p.] *Lettres québécoises*, (91), 21–22.

Madeleine Ouellette-Michalska, *La passagère*, Montréal, Québec/Amérique, 1997, 193 p., 19,95 \$.

Robert Richard, *Le roman de Johnny*, Montréal, Balzac/Le Griot éditeur, 1997, 78 p., 14,95 \$.

Paul Rousseau, *Haine-moi !*, Montréal, Lanctôt éditeur, 1997, 222 p., 18,95 \$.

Variations sur le vide

Qu'il s'agisse de l'enfance, inauthentique ou violente, ou de l'amour aux allures de fuite, l'existence est faite de vide — tout comme l'atome — et l'écriture est l'artisan de ses mirages.

ROMAN
André Brochu

COMMENT UNE ÉCRITURE ROMANESQUE finit-elle par insinuer dans l'esprit du lecteur son charme puissant, à partir d'une donnée narrative presque indifférente ? Telle est la question que je me suis posée au sujet de *La passagère*, qui aura mis beaucoup de temps — ou de pages — à me rejoindre, et qui finalement m'a conquis.

L'écriture du vide

Tout se passe comme si les nombreuses premières pages étaient là pour mettre en place un réseau de signes concrets que la suite fait peu à peu entrer en résonance, créant une ode au temps, au vide et à l'amour, à l'impossible désir de l'origine, parfois aussi à la poignante beauté du monde, qui devient parfaitement convaincante.

Mes réticences devant les premières tranches de ce journal intime fictif tiennent peut-être au caractère superficiel de la passion instantanée par laquelle Laurence, héroïne et narratrice, combat une union antérieure qui s'était enlisée dans la routine.

Karl supplante David, au cours d'un voyage en Europe, et le caractère transitoire de cette passion fortement physique garantit son succès, tout en réunissant les conditions de son effrètement. Même si David, le conjoint abandonné, semble d'origine juive et que Karl, malgré son côté intellectuel de gauche, a des connotations fortement « aryennes » ; même si ce dernier, donc, est aimé contre l'autre, la figure de David ne cesse de se dessiner en filigrane, comme une référence incontournable. Le visage de Karl « me ramène trop souvent vers celui de David » (p. 67).

En voyageant aux États-Unis (le Grand Canyon, Las Vegas) et en Russie, en retrouvant son amant à Montréal, puis en Floride, Laurence vit diverses étapes d'une liaison souvent ponctuée par l'absence, et où les retrouvailles débouchent assez rapidement sur le constat d'une impossibilité de l'amour. Ce qui se passe toutefois, c'est que la référence à David finit par s'effacer, remplacée peu à peu par une référence de Karl à lui-même, à son passé, aux moments heureux de la découverte de l'autre. C'est à partir de là que la passion, qui se vit désormais à l'imparfait, devient crédible et que la rhétorique de l'amour, si menacée par les clichés de toutes sortes, se fait soudain bouleversante. Le réalisme étonnant que Laurence oppose constamment au romantisme de Karl (les hommes sont d'incorrigibles rêveurs !), comme on oppose l'authenticité au mensonge et, peut-être, le désir à la sentimentalité, triomphe dans le rejet de l'illusion amoureuse : et c'est l'écriture qui prend la relève puisque, seule, elle peut sauver « la part de réel qui s'évanouit en buée, en sable, en vent,

en souvenir si personne ne s'occupe de la saisir et de l'inscrire dans le langage ou quelque autre matériau durable » (p. 184-185).

L'argument du roman finit donc par prendre forme tout à fait ; mais c'est dans le détail du discours que réside sans doute la plus grande richesse du livre, dans ces aphorismes sur le temps, le vide, le caractère passager des choses, des relations entre les êtres ; dans ces brèves notations aussi, à la limite entre l'incongru et l'acuité d'observation, sur le quotidien ; dans ces aiguillages brusques vers des scènes qui relèvent du passé personnel ou historique. À travers tout cela, une sensibilité et une intelligence attachantes, orientées vers la densité profuse du monde à partir du moi sans fard, nous rejoignent et nous émeuvent.

La passagère s'est imposé à l'auteure comme par surcroît !. Ce récit s'est donc écrit sans grande tension, ce qui ne veut pas dire sans nécessité, et n'a ni la rigueur ni l'ampleur des plus beaux livres de Madeleine Ouellette-Michalska — notamment *La maison Trestler*. On y trouve cependant, pour la première fois peut-être, la réunion de tous les thèmes importants de son œuvre, et leur approfondissement.

Le vide de l'écriture

« C'est un récit audacieux, d'une surprenante beauté poétique », proclame la quatrième de couverture du *Roman de Johnny*. On se croirait plutôt en présence d'un canular. L'auteur, Robert Richard, dépourvu de tout don littéraire, s'amuse à construire un texte à partir de rien du tout, d'une situation plus que minimale sur les plans de la représentation et de la signification. Qu'on en juge plutôt : Johnny, un élève de l'école primaire, se fait assassiner et son professeur (*sic*) lui fait raconter son aventure devant la classe. Le meurtrier est un camarade, que l'on exécute dans l'épilogue. Pour étoffer cette prodigieuse histoire, Johnny raconte ses souvenirs des derniers jours du père Dission, son curé. L'arbitraire le plus complet, l'absence totale d'inspiration, un amateurisme navrant régissent les développements. « Son intrigue frôle le surréalisme tout en s'inscrivant, par le biais de l'ironie, en plein débat contemporain entre le savoir, l'écriture et le corps », poursuit la réclame. Si le débat contemporain, dont les Éditions Balzac se sont fait l'écho en des temps plus heureux, n'engendre plus que semblable platitude, il ne mérite guère qu'on s'y attarde ! Passons... non sans déplorer, tout de même, l'incurie ou l'incompétence de l'éditeur qui n'a pas même pris soin de corriger les fautes de français, surabondantes et grotesques. Je ne cite, imaginez, que la première ligne, bien représentative de ce qui suit : « Oui, un moment. Je parle de quoi ? Répond (*sic*) ou dépond (*sic*) !... »

Oui, je préfère penser à un canular.



Madeleine
Ouellette-
Michalska

Le vide de la rue

Moi, la réalité virtuelle, ça me donne presque toujours mal au cœur. La réalité réelle aussi, faut croire. Mais c'est fini. Ça tourne plus. Il reste que cette impression de vide toujours aussi vive. Ce feeling de creux absolu jamais ressenti auparavant. Ce sentiment de trou noir en moi... (p. 146)

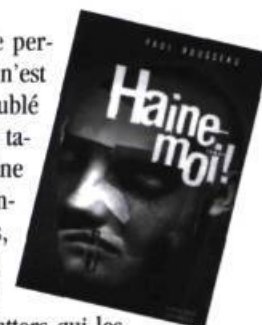


Ainsi s'exprime TV (Thierry Vanasse), le narrateur de *Haine-moi !*, plus témoin que héros, puisque c'est Samu (Samuel Bernard), son ami, qui l'entraîne, consentant mais lucide, dans une infernale descente au pays des drogués, des punks et des skins, squatters de la vieille capitale. L'équipée n'a rien de touristique, puisque Samu fuit la police, après avoir un peu assassiné son père. TV a trempé lui aussi dans le meurtre (raté), et il accompagne son copain dans sa fuite. Il y a quelque chose d'un Bardamu de quatorze ans chez cet explorateur d'une nuit qui n'en finit pas d'épaissir ses horreurs ; et, pour raconter cette nuit, il recourt à un astucieux mélange de langue correcte et de langue parlée, où triomphent l'expressivité et même, souvent, la trouvaille.

Le vide, oui, il est là, constitutif, et c'est d'abord le manque : manque du père, manque de la présence parentale, manque d'une affection qui pourrait donner un sens à l'enfance, puis à la maturité entrevue. Les adolescents de *Haine-moi !* ne sont pas de vrais durs, mais des êtres désespérés... et qui le savent. Tel est le cas, du moins, de TV, qui parle de lui et de son grand ami, Samu, comme le ferait un travailleur social, se frottant d'une psychologie et d'une sociologie de manuel. Son rejet

instinctif de la drogue, de la prostitution, du « mauvais sexe » en fait l'ange gardien de Samu, plus qu'un vrai compagnon d'errance. On croirait déceler, à certains moments, une intention didactique : vous voyez à quel désastre aboutit la bêtise des adultes ?

Mais le récit ne se limite pas, heureusement, à cette perspective édifiante. Le cauchemar auquel il nous initie n'est que trop réel, et l'auteur, à la façon d'un reporter doublé d'un authentique écrivain, nous dévoile avec courage et talent les aspects les plus sombres d'une vie des rues pleine de périls. Voilà un roman bien ficelé, avec des personnages solidement conçus : en particulier les deux héros, mais aussi Maya, la belle réfractaire, dont s'éprend TV ; le répugnant Mortel ; et la Belette, doux et sinistre, qui sert d'intermédiaire entre les héros et la bande de squatters qui les accueille. Sans doute les comportements et les motivations qui les sous-tendent sont-ils schématiques et nous rappellent-ils ceux des téléromans, ou encore des bandes dessinées. On est en contexte de littérature populaire, donc dans les parages d'un Claude Jasmin. Mais Paul Rousseau, contrairement à la plupart des écrivains de cette catégorie, n'est nullement brouillon et son énergie narrative se déploie jusqu'au bout, dans des idées romanesques cohérentes et bien articulées.

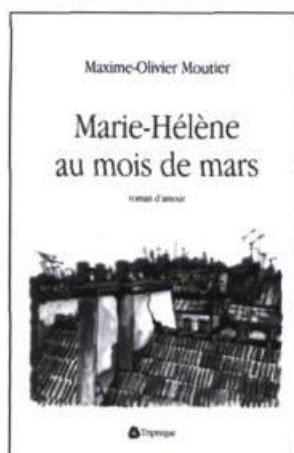


1. Lire, là-dessus, l'entretien que Madeleine Ouellette-Michalska a accordé à Janet Paterson dans le dossier que lui a consacré *Voix et Images*, n° 67, automne 1997, p. 11-24. Elle affirme : « Ce roman, je l'ai écrit dans la sérénité et non dans la passion. Cela m'a dérangée, car la motivation fondamentale n'était plus là. [...] Les questions fondamentales qui me hantent depuis toujours reviennent dans ce livre, mais avec plus de sérénité. » (p. 24)



TRIPTYQUE

Tel. et téléc.: (514) 597-1666 Site Web: www.generation.net/tripty



Maxime-Olivier Moutier
**Marie-Hélène
au mois de mars**
roman d'amour

Maxime-Olivier Moutier
**MARIE-HÉLÈNE
AU MOIS DE MARS**
Roman, 164 p., 18 \$

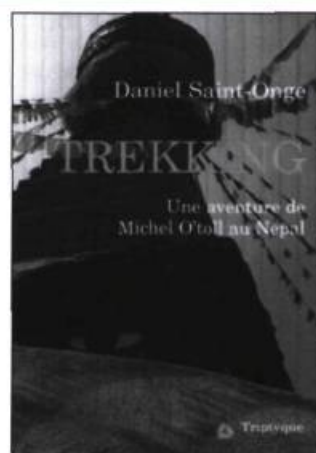
Marie-Hélène au mois de mars raconte d'abord les raisons qui ont mené le narrateur à un désir de suicide. Au-delà de l'anecdote, il est aussi question d'amour — avec tout ce qu'il a d'implacable — de la folie — et de la famille. Un must!



Sir Robert Gray
*Mémoires d'un homme
de ménage
en territoire ennemi*

Sir Robert Gray
**MÉMOIRES D'UN HOMME DE
MÉNAGE EN TERRITOIRE ENNEMI**
Roman, 187 p., 20 \$

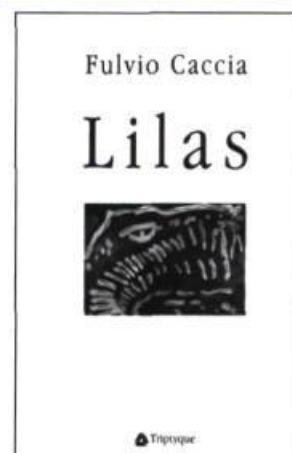
Ponctué d'observations grinçantes et de révélations scandaleuses, dénuées de toute rectitude politique, ces *Mémoires* tracent un portrait assez cru d'une société québécoise qui ne s'en sortira pas indemne.



Daniel Saint-Onge
TREKKING
*Une aventure de
Michel O'toll au Népal*

Daniel St-Onge
TREKKING
Roman, 240 p., 22 \$

Michel O'toll débarque au Népal où il compte réaliser un trekking dans l'Himalaya. Un agréable voyage touristique... Enfin, le croit-il jusqu'à sa rencontre fortuite avec un misérable conducteur de rickshaw de Katmandou. Bon voyage!



Fulvio Caccia
Lilas

Fulvio Caccia
LILAS
Poésie, 80 p., 15 \$

Partagé en cinq parties, ce recueil invite le lecteur à reparcourir le chemin qui mène vers l'origine. Au cœur du récit: les îles de la mémoire, comme autant de balises qui se dédoublent dans la nuit du souvenir fait femme: Lila!